

Romain Rolland, André Malraux et l'Inde

par Michaël de Saint-Cheron

Extrait

Conférence prononcée en Sorbonne, Amphithéâtre Liard, le 17 février 2005 par Michaël de Saint-Cheron, pour l'association Romain Rolland. Le texte intégral de cette intervention fera l'objet d'une édition dans les Etudes Rollandiennes.

Il y a quelque chose qui lie et relie particulièrement Romain Rolland et André Malraux, c'est l'antifascisme, mais c'est tout aussi profondément l'amour de l'Inde. Rappelons que ce fut au lendemain de la Première Guerre mondiale que Romain Rolland rencontra la pensée de l'Inde. Son récent prix Nobel de 1916 avait encore élargi sa renommée internationale, que la publication de *Jean-Christophe*, entre 1904 et 1912 lui avait gagnée.

Naissent alors les fortes amitiés avec Tagore et Gandhi. Romain Rolland est tôt fasciné par les héros, mais contrairement à Malraux, il n'entend pas par héros Alexandre ou Napoléon, mais Michel-Ange, Beethoven ou Tolstoï. Auxquels s'ajoutent les grands

saints de l'Inde moderne que furent Ramakrishna et Vivekânanda ou encore Gandhi, celui en qui Malraux voyait « le seul libérateur de notre temps qui ait livré son combat au nom de l'âme humaine », comme il devait le proclamer au Bangladesh, lors de son voyage de la reconnaissance de 1973. D'ailleurs, la définition que donne l'auteur de *L'Âme enchantée* du héros n'est pas éloignée de cette parole citée à l'instinct. Romain Rolland écrit « Je n'appelle pas héros, ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls, ceux qui furent grands par le cœur. »

Ce qui frappe d'abord les lecteurs que nous sommes, c'est la disproportion des écrits sur l'Inde de Romain Rolland et de Malraux. De celui-ci, nous avons un cinquième des *Antimémoires*, répartis en plusieurs chapitres, consacré à ses différents voyages entre 1931 et 1965 dans le sous-continent, puis quelque chose comme une centaine de pages parmi les livres sur l'art, les discours, les préfaces, qui concernent encore l'Inde. Mais aucun ensemble. En ce qui concerne Romain Rolland, lisons ce qu'en écrit Malraux dans sa préface à sa correspondance avec Jean Guéhenno, *L'Indépendance de l'esprit* :

« L'œuvre de Romain Rolland forme deux masses. D'une part, *Jean-Christophe*, *Au-dessus de la Mêlée*, leurs îles jusqu'aux dernières œuvres : en marge, la musique. D'autre part, l'archipel indien. »

[...] Ce qui importait par dessus tout à Malraux, c'était de toucher « l'âme de l'hindouisme », cette part la plus spirituelle de l'Inde qu'il partageait évidemment avec Romain Rolland, mais très peu, dans la pratique, avec Nehru qui déconseilla à l'écrivain-ministre la moindre rencontre de ce type, ne voulant ni prendre en compte les enjeux religieux, ni que son



Michaël de Saint-Cheron pendant sa conférence

ami, hôte officiel du gouvernement indien, ne l'entraîne, même indirectement, sur ce terrain-là. Malraux ne parla pas non plus à Santiniketan, mais put quand même s'adresser au peuple de l'Inde depuis la Radio Nationale, à Delhi. N'en déduisons pas trop vite que Nehru était totalement hostile à la tradition mystique et métaphysique de l'Inde, ce serait gravement oublier combien elle est présente dans son autobiographie *The Discovery of India*.

Chez nos deux écrivains, existe essentiellement un appel fondamental à la fraternité humaine, une même aspiration à la noblesse morale et à la réconciliation entre les adversaires politiques. Ils partagent encore une même passion pour l'épopée révolutionnaire et, à travers elle, pour leur maître Michelet. Dans sa préface à la correspondance entre Rolland et Guéhenno, *L'Indépendance de l'esprit*, Malraux écrit : « Or, Beethoven écarté, l'interlocuteur le plus obsédant de Romain Rolland, le maître indélogeable de la boutique Péguy, c'est Michelet. Celui qui écrit pour la première fois : « La France est une personne. » Celui qui ressuscite Danton après avoir ressuscité Jeanne d'Arc. Celui qui, attaqué pour son interprétation des grandes journées de la Révolution, répond, du fond de la maladie : « Sans moi, qui donc les eût connues, ces fameuses journées ?... » Un Michelet ramené à sa part la plus haute, la même pour Romain Rolland que pour Guéhenno. »

Que Romain Rolland et André Malraux se soient tous deux retrouvés autour du combat antifasciste (n'oublions pas que l'auteur de *Colas Breugnon* fut président d'honneur du Comité international antifasciste, dont Malraux était le plus jeune membre du conseil de présidence) atteste que leur engagement politique convergait souvent, même si Romain Rolland était bien plus aveuglé dans sa défense de l'Union soviétique que ne l'était Malraux, en vérité. Dans sa préface à *L'Indépendance de l'esprit*, Malraux note ceci : « Et peut-être la pureté de la cause gandhiste voile-t-elle la sombre ascension de la Guépéou. »

A peine avons-nous commencé à réfléchir, qu'une question première s'impose à vous autant qu'à moi : Par quelles voies Romain Rolland et André Malraux rencontrèrent-ils l'Inde ? Chinmoy Guha, le spécialiste indien de Romain Rolland, lecteur en littérature

anglaise au Vijaygarth College, nous permet de cerner avec précision la date qui scelle l'entrée de Rolland dans la sphère de l'Inde. C'est plusieurs années avant la Première Guerre mondiale, en 1908, que l'épiphanie de l'Inde, sa manifestation, se réalise aux yeux du grand écrivain. « Dites à la terre, à la mer, et à l'air : Romain Rolland vous salue. Peut-être irai-je là-bas un jour, dans cette vie ou dans une autre. » Ces mots écrits à Cosette Padoux en disent long sur le feu inextinguible que l'Inde venait d'allumer dans le cœur, l'esprit et l'âme de l'écrivain. Puis ce fut la Grande Guerre et son cortège de désastres, qui finirent d'ancrer « Bandé Mâtaram, Salut, Notre Mère l'Inde ! » dans la conscience de Romain Rolland. C'est en 1915, que l'Inde apparaît pour la première fois dans son *Journal*, au sujet d'un article de Coomareswamy. A partir de cette date, son engagement pour l'indépendance de l'Inde ne cessera de croître. « Aux yeux des jeunes, le Rolland missionnaire est l'auteur de Gandhi plus que de *Colas Breugnon*. Comme les branches des banians, celles de sa lutte pour l'Inde deviennent des racines », écrit Malraux [cf. préface]

Qu'en est-il pour Malraux ? Lors de son retour en 1973, en Inde, il plaçait d'emblée sa fascination pour l'Inde sur le plan métaphysique, qui est inséparable du très puissant art hindou.

« Que signifie le monde et quel est le sens de la vie ? Il est certain que la pensée occidentale la plus forte a été capable de conquérir le monde, mais elle n'a pas été capable de lui donner son sens. [...] Alors, quand vous me dites « Quelle est à vos yeux la valeur de l'Inde ? », je vous répondrai : il ne s'agit pas tellement d'une valeur. Il s'agit de ce que l'Inde, par l'application de sa pensée à un domaine unique, à savoir : « Quel est le sens du monde ? », est le pôle opposé au nôtre et nous donne une conscience extraordinairement forte de ce que nous sommes, conscience que rien d'autre ne nous donne au même point. Autrement dit, elle est l'autre pôle de notre vie. »

Ces propos sont capitaux, car ils expriment combien pour Malraux, d'emblée, l'Inde lui apporta une donnée métaphysique cardinale, qu'aucune autre civilisation ne lui apportait et surtout pas la Chine, qui ne se situait pas du tout sur le plan d'une conscience transcendante...